

[...]

Nos immeubles étaient conviviaux. Ils offraient des recoins calmes propices à la causette. Chacun était libre de prendre ou non le temps de ces conversations, dans l'escalier ou plus souvent sur les grands inter-paliers, très lumineux, qui invitaient vraiment à l'échange.

À la belle saison, on vivait beaucoup dehors. Cela choquait peut-être certaines personnes extérieures au quartier. Moi, cette ambiance simple et pas complexée, sans chichi et bien à l'aise dans sa ville, me plaisait. C'était une vie parfois voyante, mais toujours respectueuse des autres. Cela faisait peut-être tache dans le paysage, comme le linge qui souvent ornait les balcons. Certains bons esprits s'en offusquaient, paraît-il. Mais les mêmes, en goguette touristique, ne s'extasiaient-ils pas devant le charme des rues colorées de Naples, pavoisées par le fruit des lessives familiales ?

Je me souviens aussi de ce jour où la vaste culotte d'une *Mémé* était tombée d'un sixième étage. Je vois encore ce groupe d'enfants assistant à la scène en pouffant de rire, alors que la pièce de tissu, gonflée comme un parachute, avait suivi de belles volutes avant de s'accrocher aux branches d'un arbuste coquin. Où était le mal ? Ce fou rire était respectueux autant que blagueur. Il était un des éléments quotidiens de ce qu'on appelle pompeusement le lien social. En tout cas, cela ne m'étonnerait pas que les enfants d'alors, maintenant adultes, aient gardé une petite tendresse pour cette dame qui les avait tant amusés, à son insu.

Les locataires ayant quitté récemment les immeubles s'expriment peu sur leurs souvenirs ; la plaie affective est encore trop sensible. Ce sont les anciens habitants qui ont le mieux témoigné de ce qu'était la vie de la cité, notamment dans les journaux locaux qui ont bien relayé leur émotion. Tous exprimaient combien ces HLM de centre-ville leur avaient été utiles, car vraiment abordables au plan des loyers et ne nécessitant pas de posséder une voiture. Ils saluaient aussi la convivialité des espaces verts où les enfants jouaient en sécurité. Aussi celle de ces fameux paliers, si lumineux, qui n'évoquaient vraiment pas une « cage » d'escalier. Leur grand avantage était leur situation en demi-niveau, entre deux étages. Ils étaient des espaces neutres. La vue n'y plongeait pas sur l'intimité des foyers, comme c'est malheureusement le cas dans beaucoup d'immeubles, même récents, lorsque s'ouvrent les portes d'entrée. D'une certaine façon, ces lieux de repos étaient des petites places publiques, respectueuses du privé, du familial. Grâce à eux, chacun se connaissait.

Nous avons beaucoup argumenté (mais apparemment cela n'a pas été suffisant...) sur le fait que les familles habitant la cité étaient stables. Il y avait peu de mouvements parce qu'on se sentait bien dans ces appartements. La permanence des familles facilitait l'entraide. On demandait sans trop d'hésitation un petit service. On y répondait encore plus volontiers. Les personnes âgées se sentaient entourées et en sécurité, parce que leurs voisins les avaient connues encore jeunes ; le lien avait pu demeurer.

Certains voisinages étaient porteurs d'émotion. Je me souviens d'une dame de quatre-vingt-huit ans qui habitait deux étages au-dessus de moi. Je la connaissais comme ça, sans plus. Mais un matin d'hiver j'ai constaté que ses volets restaient fermés. Voyant que cela durait au long de la journée, j'ai fini par aller frapper à sa porte. Elle était malade et fatiguée. Pour tout dire, elle était en perte de moral, commençant à réaliser l'usure inexorable de son

corps. Dans l'immédiat, j'ai été chercher ses médicaments. Puis nous nous sommes revues. Sans devenir amies à proprement parler, nous avons eu, par la suite, bien des conversations.

Je n'aime pas que l'on parle des « tours » de la cité. Le dictionnaire est catégorique : une tour, c'est un bâtiment bien plus haut que large ! Nos immeubles n'étaient pas cela. Ils étaient d'échelle humaine. Des jeux d'ombres et de volumes animaient leurs façades, sans parler des balcons fleuris qui étaient de vrais petits jardins privatifs avec vue sur ville.

Notre autre jardin, collectif celui-là, c'étaient les bas d'immeubles. On s'y activait beaucoup. De jour seulement, car on était respectueux des autres : pas de tapage nocturne comme il en existe dans tant de résidences. Quand même, il est vrai qu'on aimait y vivre en plein air, quitte à prendre un peu trop de place certains jours. C'était notamment le cas des messieurs, qui y bichonnaient leurs voitures. Rien de bien gênant, car les réparations ne duraient pas longtemps.

Parfois, les dames prenaient part à ces travaux, sur un mode bon enfant. Je me souviens de ce couple de retraités : lui avait été mécanicien auto, sa passion ne l'avait jamais quitté. À quatre-vingts ans bien sonnés, il continuait d'entretenir lui-même sa 2 CV. Un jour qu'il réparait ses freins, il lui avait fallu en purger le circuit hydraulique. Comme aucun de ses copains ne passait dans le secteur, il avait demandé à sa compagne, guère plus jeune, de l'aider. Qu'on imagine la scène. Elle, qui n'avait jamais tenu un volant et peut-être même jamais enfourché un vélo, était assise à la place du conducteur. Avec beaucoup de sérieux elle actionnait du pied la « pédale du milieu » à chaque fois que son mari, couché sous la voiture en bleu de chauffe et l'outil à la main, lui criait : « Appuie ! », « Lâche ! ». C'était drôle, c'était tendre, c'était la vie. La vie en ville.

Chaque printemps, c'était la fête des voisins. Lors de sa dernière édition, on avait envisagé de se mettre en chaîne humaine pour défendre les immeubles contre la pelle des démolisseurs. Il y avait des pour et des contre. J'avais noté la réserve un peu gênée d'une dame assise près de moi. Elle a fini par m'avouer « Je suis d'accord, mais si on se met des chaînes, ça va nous faire mal ! » On avait tous beaucoup ri de sa sortie, elle la première.

Il n'y a pas plus de quinze ans, on vivait ici en bonne entente, Algériens, Portugais, Français, dans ce qu'on appelle maintenant la « mixité sociale ». Il y avait des gens qui payaient le surloyer, car ils dépassaient le plafond de ressources, d'autres étaient au chômage. Pourtant, tout le monde s'entendait bien. Je me souviendrai toujours de cette dame : ses enfants passaient souvent pour que je leur achète des billets de tombola, etc. On était en bons termes : Bonjour, Bonsoir. Et puis un vendredi, à dîner, la dame sonna : elle m'apportait un grand plat de couscous chaud, qui était d'ailleurs savoureux. Ce sont des choses qui marquent. Sans rien dire ni faire de particulier, en s'entraidant par-ci par-là. Garder les enfants de la jeune voisine une ou deux heures, faire les petites courses de la nonagénaire du cinquième, vider la boîte aux lettres des jeunes mariés en voyage de noces. En retour, je ne me suis jamais absentée en été sans qu'une personne ne vienne arroser mes géraniums. Il y avait vraiment une très bonne entente. On vivait ensemble, simplement.

[...]